

blièrent leur devoir et embrassèrent le parti des *prononcés*.

Iturbide sort enfin de Mexico, et s'avance à la rencontre de l'ennemi; mais l'esprit de faiblesse et d'indécision qui semble empreint dans tous ses actes depuis qu'il est empereur, vient le saisir : au lieu de combattre il négocie, il entre en pourparler avec les généraux révoltés. Ceux-ci, qui sentent que l'opinion publique est pour eux, ne consentent à une amnistie qu'à la condition qu'il rétablira immédiatement le congrès.

Cette demande fut accordée. Les concessions dans de pareilles circonstances sont fatales aux souverains : preuves de faiblesse elles suscitent de nouvelles exigences.

Cet empereur de six mois ne tarda pas à en acquiescer la dure expérience. Le congrès auquel il rendait l'existence se déclara incontinent contre lui; les provinces adhéraient maintenant à la Convention de Casamata avec un empressement pareil à celui qu'elles manifestaient naguère en faveur de son élection; ses troupes, sentant qu'il n'y avait plus dans leur chef cette force morale dont les masses ont l'instinct désertaient son camp.

Iturbide, seul, sans appui, n'eut bientôt plus à sa disposition que cette dernière ressource des rois qui

veulent sauver leur liberté et les suprêmes épaves de leur splendeur passée : l'abdication !

Le 20 mars 1823, il se démet de la royauté; le congrès lui accorde en retour la vie sauve, la garantie de ses biens et la faculté d'aller vivre en Italie avec une pension annuelle de 25,000 piastres (100,000 fr.).

Il inspirait désormais si peu de crainte qu'il obtint sans peine la permission de séjourner encore quelque temps à Mexico, pour mettre ordre à ses affaires avant son départ pour l'Europe.

Le 11 mai une garde d'honneur l'accompagna à Antigua où l'attendait un brick qui devait le transporter à Livourne.

VIII

Un peu plus de trois mois après ces événements, par un jour de septembre où le soleil se plongeant dans la Méditerranée, faisait miroiter l'azur de ses eaux, où la radieuse transparence de l'atmosphère laissait distinguer quelques îles qui se détachaient en noir sur la ligne de l'horizon, comme des oiseaux marins au repos sur la vague, un homme se promenait sur une petite plage, à quelques lieues de Livourne.

Il contemplait avidement l'immensité; ses yeux semblaient vouloir percer le voile de nuages bleuâtres qui se confondaient avec l'onde. Parfois il s'arrêtait, frappait le sable comme quelqu'un en lutte avec ses pensées, puis il reprenait sa marche et sa contemplation.

Ce promeneur, c'était l'ex-empereur du Mexique, maintenant le général Iturbide.

Une heureuse traversée l'avait conduit dans les États du grand-duc de Toscane; il avait choisi pour résidence une riante habitation sur les bords de la mer, non loin de Livourne.

Son existence, naguère absorbée par les soins de la politique¹, se partageait entre la composition de ses Mémoires où il expliquait et justifiait les actes de son éphémère royauté, et de longues promenades sur le rivage. Cette côte de la Toscane est presque voisine de l'île d'Elbe : il aimait à perdre ses regards dans l'immensité de l'horizon comme pour tâcher d'apercevoir ce lieu d'exil qu'avait habité le héros avec lequel il se flattait d'avoir des points de ressemblance. Le hasard a quelques années d'intervalle, avait re-

¹ Il parut à Londres en 1824, une traduction anglaise des Mémoires d'Iturbide sous le titre. — *A statement of some of the principal events in the public life of Augustin Iturbide, written by himself.*

légué deux empereurs dans ces parages. Cette nouvelle coïncidence de fortune devait exercer une irrésistible fascination sur l'esprit d'Iturbide; les analogies de destinée, qui motivaient cette vanité à se comparer avec Bonaparte, se continuaient même dans sa chute : le hasard le portait précisément en face de l'île d'où son modèle, tombé une première fois comme lui, était sorti pour reconquérir son trône!!

Dès lors la pensée d'un retour dans sa patrie s'éveilla dans son âme; des encouragements d'un autre genre vinrent fortifier cette pensée. Des amis, des partisans lui écrivirent du Mexique que les affaires de la nouvelle république allaient mal; que sa présence serait utile; que ses concitoyens un instant abusés ne manqueraient pas de l'acclamer de nouveau.

Il accueillait ces raisons spécieuses avec la crédulité du désir; bientôt le calme de sa retraite lui parut insupportable : il voulut visiter Rome, mais l'autorisation de voyager dans les États du Saint-Siège lui fut refusée. Il passa alors en Angleterre par la Suisse; il y fut bien reçu : durant son court règne il s'était montré favorable aux Anglais. Quelques hommes d'État de ce pays auxquels il communiqua son dessein, l'approuvèrent avec une complaisance qui n'é-

tait peut-être pas exempte d'une arrière-pensée d'intérêt; ils ajoutèrent même quelques avis de conduite dans le cas où il viendrait à rétablir son autorité au Mexique.

Ces encouragements achevèrent de dissiper les dernières indécisions d'Iturbide; il s'occupa activement des apprêts de son départ: le 4 mai 1824, accompagné d'une petite suite, il s'embarqua à Londres, sur le brigantin le *Spring*, avec cette confiance de l'ambition qui croit déjà saisir ce qu'elle espère!

XI

Le congrès mexicain avait eu connaissance du départ de Livourne; l'interprétant comme l'indice d'un prochain retour de l'empereur déchu il avait lancé contre lui, le 8 avril 1824 un décret qui le mettait hors la loi, et autorisait son exécution immédiate dans le cas où il toucherait le territoire de la république.

En quittant l'Europe, Iturbide ignorait cette mesure qui suspendait la peine capitale sur sa tête.

Le 14 juillet, le *Spring* remonta la rivière de Santander, dans le golfe du Mexique, et jeta l'ancre

devant Soto-la-Marina¹, où sept ans auparavant Mina lui aussi avait opéré son débarquement.

La destinée faisait de cette coïncidence un présage.

Dans la suite d'Iturbide se trouvait un Polonais, appelé Benesky, qu'il avait attaché à sa personne en qualité d'aide-de-camp. Pour ne pas éveiller les soupçons, ce dernier fut le seul qui descendit d'abord à terre: il avait mission de se rendre auprès du général La Garza, commandant de la province, et de lui demander une autorisation officielle de débarquement pour lui et ses compagnons avec lesquels il venait fonder une colonie.

Telles étaient les instructions qu'il avait reçues d'Iturbide; Benesky, on ne sait trop pourquoi, ne les suivit pas à la lettre, car, dans son entrevue avec La Garza, il lui déclara la présence de l'ex-empereur à bord du *Spring*.

A cette nouvelle, le général ne manifesta aucun étonnement; il accorda l'autorisation de débarquement avec une facilité qui aurait dû éveiller le soupçon, et Benesky revint bientôt à bord.

Encouragé par ce premier succès, Iturbide se hâta de descendre à son tour sous un déguisement, accom-

¹ Soto-la-Marina est le chef-lieu de l'état ou de la province de Taumalipas.

pagné de deux domestiques. Il venait à peine d'entrer à Soto-la-Marina, que plusieurs individus s'approchèrent de lui : l'un d'eux parut le considérer attentivement, puis il s'écria à haute voix :

— *Voilà l'ex-empereur Iturbide!*

— *A mort le tyran!* répondirent les autres; ces derniers étaient des agents de La Garza qui avait ainsi attiré sa proie.

La populace s'amasse, étonnée, sans prendre parti pour ou contre Iturbide; et, avant que celui-ci ait eu le temps de revenir de sa surprise, il se voit entouré, saisi, traîné à la prison de Soto-la-Marina. Il y était déjà depuis quelques instants, ne sachant s'il devait attribuer cet événement à la fatalité ou à la trahison, lorsqu'un alcade se présente devant lui : envoyé par La Garza, il lui lit le terrible décret du 8 avril qui le met hors la loi, et ajoute qu'il n'a plus que trois heures à vivre!! Iturbide, nous l'avons dit, n'avait point connaissance de cette mesure qui livrait d'avance sa tête à la peine capitale; il reçut le coup avec sang-froid, et déclara que venu seul avec sa famille, il n'apportait aucune disposition hostile contre la république. Il demanda à entretenir La Garza; celui-ci s'y refusa : alors il lui fit remettre une lettre, où il avait exposé les motifs de sa conduite, avec prière de l'envoyer au congrès de Taumalipas!

Dans cette catastrophe soudaine de son ambition, une pensée de religion vint à son âme, il demanda qu'on permit à son chapelain, resté à bord du *Spring*, de lui rendre les derniers secours de son ministère.

La Garza, ému de compassion à l'aspect de cette vicissitude de fortune, effrayé peut-être de la responsabilité qui allait peser sur lui par l'exécution d'un tel condamné, la suspendit. En ce moment le congrès siégeait à Padilla : il lui rendit compte de sa capture, et résolut d'y conduire son prisonnier. Il vint prendre Iturbide avec un corps de troupe, et l'on se mit en marche pour cette dernière ville. Durant le trajet, il voulut rendre un honneur à cet empereur déchu qu'il traînait prisonnier au-devant d'une menace de mort : il lui remit le commandement des soldats qui le gardaient.

L'annonce de la prise d'Iturbide avait jeté le congrès dans un trouble étrange; les termes du décret étaient précis : c'était une décision de mort qu'il fallait prononcer. Les députés, effrayés par le nom, les antécédents, les services rendus de celui qu'ils devaient juger, cherchèrent dans la fuite un moyen d'échapper à cette responsabilité. Six seulement, moins accessibles à la crainte des conséquences, ou plus attachés à ce qu'ils croyaient être leur devoir restèrent.

Avertis que le prisonnier va leur être amené, ils s'érigent en tribunal, et, avant qu'il soit venu, ils décident son exécution immédiate. Ils étaient encore dans la salle des délibérations¹ lorsque La Garza entra avec Iturbide!

Il y eut d'abord un moment de stupeur parmi les députés; cependant ils se remettent bientôt, et, au milieu d'un silence pénible, celui qui fait l'office de président se lève, donne lecture du décret et de leur jugement qui en est la suite. On eut alors le spectacle lamentable d'un souverain, venu avec la perspective d'un trône, réduit à la pitié d'un subalterne implorant pour sa vie. La Garza fait valoir avec chaleur qu'à son départ de l'Angleterre, l'ex-empereur ignorait la loi de proscription lancée contre lui, et qu'il ne revient pas dans sa patrie apporter la guerre civile.

Iturbide ajoute à son tour quelques paroles qui expliquent sa conduite et ses desseins!

Le congrès reste inflexible et maintient la fatale sentence!

¹ Dans la suite on plaça au milieu de cette salle la lettre encadrée d'Iturbide, où il expliquait au congrès les motifs de sa conduite. — Cette salle du congrès de Taumalipas était appelée à la célébrité: après avoir été le théâtre de la condamnation à mort d'un empereur, un général illustre, Terran, se fit brûler la cervelle dans son enceinte, à la suite de circonstances trop longues à rapporter ici.

A six heures du soir, Iturbide lui-même prévint le détachement qui le gardait que l'heure de l'exécution était venue. En marchant, il dit aux soldats de l'escorte :

— *Au revoir! Je vais donner la dernière scène au monde!!*

Il tourna les yeux de tous côtés et demanda où était le lieu du supplice. Arrivé à l'endroit désigné, il confia au prêtre qui ne l'avait pas abandonné le rosaire qui pendait à son cou pour qu'on le remit à son fils aîné, et une lettre pour sa femme. Il voulut qu'on distribuât à la troupe qui assistait à l'exécution trois onces d'or qu'il avait dans sa bourse, et s'adressant à la foule quelque peu émue, il s'écria d'une voix ferme et mâle qui put être entendue de toute la place :

« — Mexicains! au moment même de mourir, je vous recommande l'amour de la patrie, l'observance de notre sainte religion : c'est elle qui doit vous conduire à la gloire; je meurs pour être venu à votre aide; et je meurs content parce que je meurs parmi vous!
« Je meurs avec honneur et non comme un traître; je ne laisserai pas cette tache à mes enfants et à la postérité!

« Non, je ne suis pas un traître! Gardez la subordination et prêtez obéissance à vos chefs! en exécutant leurs ordres vous accomplissez la volonté de Dieu!

Mes paroles ne sont pas inspirées par la vanité : je suis loin d'en avoir, adieu!!! »

Puis il commanda à l'adjutant Castillo de faire feu. Celui-ci obéit, et il tomba frappé de plusieurs balles.

On l'enterra obscurément dans le cimetière de Padilla.

X

La nouvelle de la mort de celui qui avait proclamé l'indépendance de sa patrie, dont l'habileté et la sagesse avaient mis fin à une guerre sanglante de dix ans, fut accueillie avec d'immenses transports de joie dans tout le Mexique : à en voir les manifestations, on eût dit que la terre venait d'être purgée de quelque infâme criminel¹.

Les congrès des autres provinces envoyèrent à celui de Taumalipas des éloges et des remerciements. Le gouvernement accorda à La Garza le grade de général de division, tout en le blâmant de son hésitation première.

¹ En 1833, sous la présidence du général Bustamente, et sur sa proposition, la mémoire d'Iturbide fut réhabilitée, et ses restes mortels transportés dans l'église de Corpo Santo de Mexico.

..... Ainsi finit cet homme. Il n'a laissé ni le nom ni la célébrité de Washington et de Bolivar; peut-être parce qu'il a manqué de cette qualité si nécessaire à ceux qui se posent en régénérateurs des peuples : le désintéressement. Sa mémoire a souffert de cette ambition suprême qui a abouti à ce que l'histoire pardonne le moins, à une chute!!!

LE
GÉNÉRAL SANTA ANNA.